

Un paysan vaudois : au banquet du Grand Conseil : du 1er février 1893

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 5

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193466>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un paysan vaudois

AU BANQUET DU GRAND CONSEIL
du 1^{er} février 1893.

Tous nos journaux ont parlé de ce banquet de fin de législature qui a été fort gai. On sait qu'après le discours de M. Ceresole, la réunion de nos députés a pris une tournure tout à fait familière. M. Emile Favre, député d'Echallens, est entré dans la salle vêtu d'une blouse, et a adressé à ses collègues ce discours en patois :

Bondzo monsus lé conseillés !

Vozité ébahi dè mè vairè et vo dèman-dou bin estiusa dè veni vo dèrindzi dein voutron banquet.

Je veniou d'ào Dzorot et ne mè mèciou pas bin dè politica : tot justou po lièrè lè papai et savai on bocon cein que sè passè ; mà stau dzo passà mè su de : « Vouaique la tenablia d'ào Grand Conset » que va fini, noutrè grand conseillés » van rintra tzi leu et sè porrài que quo- » qué-zons ne revignont pas. Té foudrà » portant lè zavai vu on iadzou. » N'est pas que n'èin cognaiou dza coquè-zons, d'abò lè noutrou et poui Ruffy lou conseillé d'Etat, que vin quoquè iadzou per tzi no ein colonet et qu'on m'a montra.

Mè su dan revou on bocon, ié met ma rouillière, prai ma carletta et ma canna et mè su inbantz po Lozena.

Su arrevà à la Cità d'abò apri midzo et ié reincontrà l'ussé Thuilà dè Frai-dévèla, qu'est ion dè mè zamis, n'in éta à catzimou enseimblou. L'ai ié dè-mandà se lo Grand Conset sè tenia adì à mimou indrà, et m'a de què oï. Mà ti tráo tà, que mè fà, ie vinian dé parti.

— Mà volian reveni sta véprà à quiet ?
— Ouah ! l'an fini l'ào séance.

Bon ! que mè su de, san bin adì lè mimou ! L'an dza gagni l'ào dzorna et onna balla dzorna ! peindeint que no no faut no levà à traï z'hàorès dào matin ein tzautin et à cinq hàorès ein hiver et no escormantzi quantié à n'hàorès dào né po gagni onna tota petita dzorna !

Mà, à prouprou, dis-mè vai io porrè ein vairè quoquès-zons ?

— Te n'à qu'à allà à Casino-Théâtre io san zu dinà ti enseimblou.

— Caise-té fou !... ti enseimblou !... d'ài ristous, d'ài radicò, d'ài mitous et d'ài socialistes. Te ne mè farì pas avala elia que.

— Se te ne vaò pas mè crairè, va lai vairè.

— Iaméré prau lài alla ; mà nousou pas.

— Va l'ai adì, tè volian bin rechàidré, san dâi bons lulus.

Ie su dan venia avò, mà grulávou on bocon dein mè tzaussés ein arrouveint. Quand ié su que l'étai on artilleu que coumandavè perque, cein m'a rassurà on bocon, po cein que ié fé mon servico militèrou dein l'artillièri.

Ié fé dèmandà à cé artilleu se poivou intra et m'a de qu'oi. Mè gènavou on bocon peindeint que vo z'accutavè cliàu bio discou et ie su resta su lou leinda dé la porta à accuta assebin, mà quand monsu Cérésòle la zu fini su intra et mè vouaique !

Ora, laissi mè vai derè lou pliési que ié dè vo vairè ti enseimblou et d'accuta cliàu discou dé pé et de fraternità.

Né rein à vo derè et à vo coumanda ; mà cein est bin verè que per tsi no on voudrà que cé miquemaque botzài et que vo ne seyi pas adì à vo tzeagni et à vo méprezi. Voeique lè zélékchons que van veni, lè papai van derè cliàu que ne san pas dè lào hò, lè traita dè canaillès, dé bracaillons, dé géométrès, dé crouïo citoyens et treinté six autrès bougréri dé noms et derè que ne lài a rein qué cliàu dé lào parti que san dâi bons citoyens ! Eh bin, l'est cein que foudrà vairè botzi. N'amin ti noutron pài et no faut tâtzi dè no zaccordà po son bin.

Cein que désirou por vo l'est que vo vo z'accordài adì coumeint ora et se vo vo zeinteindè bin vo porria bin ti réveni !

Ora iaméré prau bairè quartetta avoué vo, se vo voliai mè lou permettrè et férè on bocon voutra cognessance. Yé oïu parlà dào conseillé dai zovrà, que l'an bin lou drai d'in avai ion. On m'a de que l'étai on to bio luron et mè farài pliési de lài serra la man, se l'est perque.

A la voutra !

LA FIANCÉE ÉTERNELLE

par EUGÈNE FOURRIER.

II

Cette découverte la troubla et la rendit toute honteuse. Elle se permettait d'aimer quelqu'un ? Elle se rassura. Lui, ce n'était pas quelqu'un, c'était... lui ! Elle ne douta pas un instant que son amour ne fût partagé ; il lui eût paru impossible qu'il en fût autrement. Elle devint songeuse. Elle se rappelait les plus petits événements de leur enfance ; elle s'abîmait dans des rêveries sans fin. Elle se promenait des heures entières dans le jardin où ils avaient tant de fois joué ensemble ; il n'y avait pas un coin, pas une allée qui ne lui rappelât quelque souvenir. Ici, elle était tombée, il l'avait relevée ; comme elle boitait, il l'avait portée dans ses bras jusque chez ses parents : là, il avait dénoué ses nattes et admiré ses grands cheveux. Elle avait fait une maladie et dans sa convalescence il ne l'avait pas quittée. Elle se remémorait surtout cette journée où ils s'étaient promenés tendrement pressés l'un contre l'autre, les baisers sur le cou ! Elle n'oubliait rien. Confiante, elle attendait.

Son émoi fut grand lorsqu'elle apprit qu'il allait revenir. Il avait écrit qu'il arrivait. A partir de ce jour elle apporta un grand soin à sa toilette, elle devint coquette. Elle se coiffait et se décoiffait dix fois dans la journée, ne se trouvant jamais bien. Elle consultait son miroir à chaque instant : si elle allait ne pas lui plaire ? Son miroir la rassurait, elle n'était

pas trop mécontente de sa figure. Modestie à part, on pouvait trouver plus mal.

La joie la rendait folle ; elle, si calme d'habitude, elle redevenait enfant : elle chantait, riait pour un rien. Elle pensait à lui constamment, se posait mille questions : Comment serait-il ? Avait-il beaucoup changé ? L'aimerait-il toujours ? Elle en rêvait toute la nuit.

Enfin, il arriva. Elle l'attendait à la gare avec ses parents. Il avait changé, en effet, il avait grandi ; c'était un beau garçon à l'air distingué, un peu froid. Il était bien mis ; une redingote sortant de chez le bon faiseur emprisonnait sa taille svelte. Le chapeau à haute forme lui allait à ravir. Ses sourcils, d'un noir de jais, se détachaient sur son teint pâle et lui donnaient une physionomie câline ; des favoris naissants encadraient ses joues. Il était très bien.

Elle resta en admiration, comme hypnotisée. Son cœur battait à tout rompre sous son corsage. Très correct, il lui prit la main qu'il pressa légèrement ; elle pensa qu'il aurait bien pu l'embrasser.

L'entrevue fut un peu froide. Il ne la tutoyait plus. Elle fut réservée comme doit l'être une jeune fille. Depuis qu'elle n'était plus ignorante, qu'elle savait que c'était de l'amour qu'elle éprouvait pour lui, elle était moins hardie. Elle aurait voulu le trouver plus expansif, quoi qu'elle sentit bien qu'il ne pouvait plus la traiter en gamine. Il ne reparlait que dans trois mois ; ils renouaient leurs bons rapports d'autrefois.

Dès lors, elle passa son temps à le guetter ; le voir passer, c'était son bonheur. Elle se plaçait près de la fenêtre, elle n'en sortait plus. Souvent elle le rencontrait avec le docteur Grivet, un vieux médecin ; ils causaient sérieusement.

Un soir, ils furent réunis. Pour fêter le retour de l'étudiant, ses parents invitèrent les siens à dîner ; elle fut placée à côté de lui.

Il fut rempli d'égards. Il mit la conversation sur le terrain scientifique ; comme tous les débutants, il avait le feu sacré. Il lui parla de ses études, de ses intentions ; il se préparait à concourir pour l'internat. Il lui expliqua ce que cela signifiait, il espérait être reçu.

Elle l'écoutait religieusement, approuvant à l'avance, mais elle eût préféré qu'il parlât d'autre chose : de leur enfance, des courses dans la forêt, des joyeuses parties de campagne, des baisers sur le cou !

Il n'avait pas l'air d'y penser, ni de faire attention à sa coiffure, qui cependant n'avait jamais été mieux réussie.

Il la regardait, mais il ne la voyait pas ; la science est une terrible rivale.

Il lui avoua qu'il avait le dessein de rester à Paris, qu'il préférerait le séjour de la capitale à celui de leur petite ville.

Cette fois, elle combattit son projet. Elle était indignée ! Elle détestait ce Paris qui voulait lui prendre tout ce qu'elle aimait au monde.

— Rien ne vous attire donc ici ? demanda-t-elle en le regardant tendrement.

— Sans doute, j'ai mes parents, dit-il.

— Eh bien, et vos amis, ne les comptez-vous pas ?

Il s'excusa par politesse.

Après le dîner, elle l'emmena dans le jardin. Elle lui parla de leur enfance. Il écoutait d'un air distrait. Quand ils arrivèrent près de la tonnelle, à l'endroit où il l'avait embrassée :